

# La grotte du Lion rugissant

Au printemps de l'année 1930 j'arrivais à bicyclette au petit village de Labastide-de-Neste, situé à l'origine du plateau de Lannemezan, à quarante kilomètres de Saint-Gaudens.

Ce curieux village, bâti au fond d'une profonde cuvette, est traversé par un ruisseau qui, plus loin, s'engage dans un vallon désert sans autre issue qu'un grand porche où il pénètre dans une salle spacieuse au fond de laquelle le plafond rejoint le sol. Là, le ruisseau disparaît dans une fissure fort étroite et inexplorée, pour reparaître deux kilomètres plus loin, de l'autre côté de la montagne, au village d'Esparros, par une résurgence impénétrable.

Il y avait sept ans que j'avais appris l'existence de ce ruisseau et de son engouffrement. C'était un ami de mon père, M. Léon Ducasse, procureur de la République à Toulouse, qui m'en avait parlé au lendemain de mon exploration de la caverne de Montespan.

Dans mon pays aussi, m'avait-il dit (il était de Labarthe-Neste, près de Labastide), il y a un ruisseau souterrain et si fous y allez, vous y trouverez peut-être des vestiges préhistoriques comme

dans le ruisseau de Montespan ! Il avait ajouté qu'à Labastide, comme à Montespan, on racontait que des canards qui avaient traversé la montagne, en suivant le cours souterrain, étaient ressortis au jour, « aveugles et sans plumes » i Histoire singulière, mais assez répandue dans le folklore des cavernes du monde entier.

**Qu'étais-je venu faire à Labastide aujourd'hui, sinon me rendre compte de ce que j'avais maintenant sous les yeux : le grand porche, la grande salle où le ruisseau cascade bruyamment et l'entrebâillement assez sinistre où le ruisseau s'engage, tumultueux et froid, en ce début d'avril.**

Depuis mon aventure de Montespan, j'avais eu l'occasion d'explorer d'autres cours d'eau souterrains, parfois en eau profonde, comme dans le ruisseau d'Izaut, où j'avais pu naviguer en périlleuse. Ici, à Labastide, il n'y a pas de siphon comme à Montespan, mais un conduit surbaissé où l'eau disparaît, rapide et bruyante. Mon premier soin fut évidemment de me dévêtir entièrement, de cacher mes habits dans un fourré à l'entrée de la grotte et de me présenter devant la fissure pour m'y allonger à plat ventre dans l'eau, tête en avant, ma boîte d'allumettes abritée dans mon béret. Dans ce laminoir inondé, où j'avance difficilement, je suis obligé de contourner des rochers qui affleurent ou touchent le plafond. Ailleurs, des bancs de vase où je m'enfonce m'inquiètent, tout en me facilitant le passage puisque ce demi-enlèvement m'éloigne d'autant de la voûte.

Quarante mètres de cette progression aquatique, où je n'ai cessé de me traîner dans l'eau, m'amènent devant un siphon complet et impénétrable : le ruisseau s'y engage en conduite forcée dans une sorte de tiroir qui n'admet même pas le passage de la tête. L'obstacle était bien plus sévère et décevant qu'à Montespan : c'est un siphon laminoir.

Le demi-tour s'impose car, allongé dans l'eau froide, je grelotte. La marche rampante, la crispation des muscles, la basse tem-

pérature et aussi une certaine appréhension m' ont fatigué, essoufflé, et je décide de me reposer quelques instants sur un banc de sable, plage minuscule que j'entrevois à main droite. Je rampe jusque-là, je m'y traîne pour m'éloigner si possible de l'eau où je baigne encore. Et voilà que tout à coup je roule sur cet amas de sable et me trouve sous une voûte un peu surélevée où je vais pouvoir m'asseoir et reprendre haleine avant d'entreprendre le retour au jour.

Je n'ambitionnais que de m'asseoir et voilà que je débouche dans un prolongement de la grotte où je peux marcher à quatre pattes, puis à demi ployé, et même debout dans une salle étendue et élevée ! J'en fais le tour ; elle se prolonge par un couloir accidenté et tortueux dans lequel je m'engage plein d'allant, enthousiasmé par ce coup de théâtre qui m'a conduit, du laminoir inondé et hostile, dans une vaste caverne inconnue.

J'avance rapidement, fébrilement. Mais me suis-je trop hâté ? L'eau froide m'a-t-elle indisposé ? Je me sens tout d'un coup faible et oppressé ; mes oreilles bourdonnent, j'ai les tempes douloureuses. Je ne me suis jamais évanoui de ma vie, mais j'ai l'impression que cela va se produire. Déjà je m'adosse à la paroi, lorsqu'en un sursaut je fais demi-tour et reviens jusque dans la salle où je m'assieds sur un rocher. Ma respiration reprend son rythme normal, la céphalée se dissipe et je comprends soudain ce qui s'est produit. Au détour de ce couloir, où j'avançais sans méfiance, j' ai rencontré l'ennemi le plus redoutable et le plus insidieux des spéléologues : le gaz carbonique... Phénomène rare et d'autant plus dangereux, en raison de sa rareté, ce gaz rôde parfois sous terre, indécélable, insoupçonnable, puisque inodore. Respirant à pleins poumons l'air frais de la salle qui vivifie mes bronches, je me remémore maintenant un détail qui confirme la présence du gaz délétère dans le vestibule : la flamme de ma lampe à acétylène, qui est normale ici,

avait baissé, était devenue jaunâtre au moment où je me sentais défaillir, elle aussi manquait d'oxygène...

Partagé entre la curiosité et la crainte, je voudrais bien faire une contre-épreuve. Lentement, prudemment, je refais quelques pas dans le couloir. Aussitôt je ressens des signes avant-coureurs que ma lanterne accuse aussi à sa façon. L'expérience est concluante et je fais rapidement demi-tour; je bats rapidement en retraite jusque dans la salle où tout revient dans l'ordre.

Jamais les cavernes ne m'avaient opposé un danger de ce genre. J'étais habitué à des obstacles, à de grosses difficultés, à des situations périlleuses, mais la révélation de cet ennemi sournois et mortel, tapi au détour d'une galerie comme le dragon de la légende, m'impressionne et me dégrise ; les grottes ont donc, elles aussi, un côté maléfique et maudit ? Oui, sans conteste. On connaît des cavités où le gaz carbonique existe en permanence, dans les régions volcaniques en particulier, et certaines ne seront jamais explorées.

La reptation dans l'eau pour ressortir de la grotte me fut comme un bain purificateur, et c'est avec une joie inaccoutumée que je revis le ciel bleu, le soleil, la verdure et des mésanges qui gazouillaient dans les coudriers sous le grand porche.

J'avais eu de la chance car, si la teneur en carbone avait été plus élevée, je serais tombé foudroyé, comme cela se produit généralement et comme Martel me l'apprit à quelque temps de là. Lui aussi avait connu des atteintes du gaz carbonique.

Descendu à l'échelle de corde dans le gouffre du Creux du Souci (Puy-de-Dôme), il ne put approcher à plus de quatre mètres de la surface du lac souterrain où son bateau, préalablement descendu, flottait. Une nappe de gaz carbonique régnait au-dessus de la nappe d'eau. Inexpérimenté ou trop opiniâtre, Martel essaya de supporter le gaz toxique et de gagner un mètre ou deux, afin de mieux voir les limites de la salle du lac. Il ne réussit qu'à ressentir toute la gamme des symptômes habituels en semblable circons-

tance : suffocation pénible et progressive, étourdissements, en même temps qu'il constata avec angoisse l'extinction de son éclairage. Il fit tant et si bien qu'on dut le remonter en piteux état et qu'il fallut des soins spéciaux pour le remettre.

En 1903, lors de son expédition au Caucase, il eut l'occasion de visiter, sur le littoral de la mer Noire, la très curieuse caverne de Matessta, d'où sort une source thermale. Parvenu au fond, il se baissa au niveau du sol pour prendre la température du ruisseau souterrain et tomba évanoui par l'effet de l'hydrogène sulfuré. Ses compagnons le secoururent, le transportèrent au-dehors et purent le ranimer.

Un mois plus tard j'étais de nouveau à Labastide et, empruntant la même voie aquatique, je revins dans le couloir où le gaz carbonique m'avait arrêté. Je savais que ce gaz vagabond peut changer de place, voire disparaître, et je voulais tenter ma chance. Mon opiniâtreté fut récompensée : je ne trouvai plus trace de  $\text{CO}_2$  et je pus explorer la grotte sur un kilomètre jusqu'à une vaste salle où je retrouvai le ruisseau souterrain et un lac profond que je traversai à la nage (bougie fixée au front avec un élastique) jusqu'à un siphon qui me découragea.

Cette exploration solitaire, impressionnante en raison du spectre du gaz carbonique auquel je ne cessais de penser, me ramenait aux pires imprudences des débuts de ma carrière. La traversée du lac en particulier ne fut pas exempte de danger, si loin sous terre. Mais j'avais atteint le terminus de la caverne et acquis la certitude qu'on ne pouvait pas traverser la montagne jusqu'à la résurgence d'Esparros.

Cela fut accompli un mois après ma reconnaissance initiale dans ce ruisseau souterrain de Labastide. Ce jour-là, je me trouvais, comme relaté plus haut, sous le grand porche où je me réchauffai au soleil. Puis, sans me rhabiller, car je revenais volontiers à mes méthodes d'antan, je me dirigeai vers une deuxième grotte très voi-

sine. Situé au fond d'une profonde dépression, sorte de gouffre d'effondrement, le porche de cette nouvelle caverne mesure douze mètres de large et s'ouvre sur un deuxième gouffre interne qu'il convient de contourner en empruntant une corniche naturelle. C'est là que j'arrive et que j'entreprends ma deuxième exploration de la journée ; mais c'est là aussi que commencent mes déboires. Le bec de ma lampe à acétylène a reçu un choc lors de ma sortie du ruisseau souterrain; il est faussé et ne me dispense qu'une flamme très réduite et charbonneuse. Toujours trop optimiste, disons trop insouciant, je n'ai pas emporté de becs de rechange et force m'est de me contenter de cet éclairage tellement déficient que je regrette de n'avoir pas une bougie.

Cependant, la grotte se révèle de vastes proportions et les résonances me laissent deviner une galerie majestueuse dont je ne discerne malheureusement pas les parois opposées. Ces conditions défavorables m'obligent à suivre pas à pas toujours la même muraille, celle que j'ai à main droite. De cette façon, je suis assuré de ne pas m'égarer à certains évasements et aux bifurcations.

Je ne vois pratiquement rien de la caverne, mais j'y avance profondément en suivant un parcours très varié et accidenté. J'ai déjà remonté une forte pente terreuse, circulé à travers des blocs, escaladé plusieurs ressauts ; j'ai même traversé, sur vingt mètres, une sorte de borbier, en pataugeant et m'enfonçant dans une glaise très molle annonciatrice de quelque lac. Mais je ne trouve pas de nappe d'eau, au contraire le sol redevient sec, uni, et j'aboutis dans une petite salle qui me paraît être le terminus de la grotte ou, du moins, d'une branche de la grotte. Ici, le plafond, à hauteur d'homme, est pratiquement horizontal. Quant au sol argileux, également horizontal, il paraît avoir été nivelé, comme damé.

J'éprouve à cet endroit et à cet instant une impression de déjà vu, une vague réminiscence qui, soudain se précise et me fait évo-

quer la salle de l'Ours de Montespan — elle aussi piétinée, martelée par les pieds nus des hommes préhistoriques.

Un tel rapprochement m'incite instinctivement à scruter la paroi, ce que j'ai fait d'ailleurs à plusieurs reprises en cours de route car, sous terre, je vis toujours en communion de pensée avec les temps abolis de la préhistoire. Mais, aujourd'hui, ma lanterne défaillante ne me fournit qu'un éclairage détestable qui aurait dû, depuis longtemps, m'inciter à faire demi-tour par simple mesure de prudence. Mais peut-on s'arrêter au seuil d'une caverne inconnue !

Je frôle donc la roche avec cette courte flamme vacillante et fumeuse, à un endroit où le plafond bas m'oblige à m'accroupir. Et voilà que je reçois soudain ce choc spécial déjà ressenti ailleurs et difficile à décrire car c'est, je crois, quelque chose d'indescriptible. J'ai, comme en une illumination intérieure, vu un trait gravé, puis plusieurs, puis un ensemble et, stupéfait, souffle coupé, je contemple, admirablement rendue, une tête de lion !

Grandeur naturelle et traité en profil absolu, ce chef-d'oeuvre magdalénien restitué, avec un art consommé et une habileté stupéfiante, un lion des cavernes rugissant. Gueule ouverte, canines menaçantes sur le froncement du mufle et des babines retroussées, ce fauve rugit au fond de la grotte de Labastide. Il y rugit depuis vingt mille ans, depuis le jour entre les jours où, à la lueur de sa lampe à graisse — fumeuse comme mon lumignon — un chasseur primitif est venu s'agenouiller à l'endroit où je suis moi-même agenouillé. C'est là qu'il a imprimé ses genoux dans la glaise, et c'est là que je le rejoins par ma présence et par la pérennité de l'esprit qui le relaie et le perpétue...

Cet homme, à coup sûr chevelu, barbu, hirsute, vêtu d'un grossier sayon de peau de bête, presque nu et pieds nus — comme je le suis moi-même —, a pris un silex pointu et, dans le grand silence noir de la caverne, il a réfléchi. Lui qui n'avait peut-être pas encore un langage articulé et dont l'esprit, encore obtus, embrumé, sortait

à peine des limbes de quelle hérédité à jamais mystérieuse de l'humanité primitive, cet homme s'est mis à dessiner. D'un seul trait, sans «repentir », sans la moindre retouche possible, d'un seul jet, il a buriné la tête de lion. En dépit de l'éclairage insignifiant, malgré la position inconfortable, la roche rugueuse et son grossier outil de pierre, ce grand artiste animalier a reproduit, sans modèle, de mémoire, le lion furieux. Quel artiste moderne accepterait la gageure de tenter la même expérience et oserait en faire autant?

Personnellement, homme du xxe siècle, avec tout ce que cela représente de civilisation, de culture, d'évolution, accumulées depuis plus de deux cents siècles, je sais bien que je n'atteins pas à la cheville de l'homme des cavernes, du chasseur de lion de Labastide. Si je voulais, *de mémoire*, dessiner un lion, je sais bien que je n'y réussirais pas, mon lion ne rugirait pas et il ferait sourire.

Si la fréquentation des cavernes — en solitaire surtout — doit inciter à la modestie, à l'humilité, eu égard à la faiblesse de l'homme quand il se mesure avec les mondes souterrains, de même l'homme moderne doit prendre conscience que sur certains points nos très lointains ancêtres — que nous traitons d'hommes des cavernes, avec tout ce que ce terme comporte de péjoratif — nous furent peut-être supérieurs.

Je me redresse, je vais présenter ma flamme à un autre endroit du plafond et aussitôt je vois surgir d'autres dessins, d'autres animaux, il y en a partout ! Avec un éclairage invraisemblable et dans des circonstances mémorables je venais de découvrir une nouvelle grotte préhistorique : Montespan, Alquerdi, Labastide... Je devais en découvrir d'autres par la suite, toujours avec la même émotion et la même admiration pour les auteurs de ces fresques qui ont fait de ce qui devait un jour être la France le berceau de l'art.

Pour aujourd'hui, devant la profusion de dessins que je devine, je réfrène mon impatience, et je fais demi-tour car il me tarde d'aller annoncer l'excellente nouvelle à Élisabeth que ses devoirs de



mère de famille retiennent souvent au foyer. Je sais quelle sera sa joie de découvrir elle aussi de nouvelles gravures ; nous reviendrons ensemble pour les inventorier et poursuivre l'exploration de la caverne.

Cette journée riche en incidents devait m'en réserver un dernier assez inattendu. Quand je me retrouvai à la sortie de la grotte et que je me dirigeai pour me rhabiller vers le buisson abritant mes vêtements, je constatai qu'un troupeau de moutons avait envahi le vallon, désert lors de mon arrivée.

Ce ne furent d'ailleurs pas les moutons qui me dérangèrent, mais le fait que j'aperçus, adossée à un arbre, une jeune bergère qui tricotait à proximité de la cache de mes habits.

J'étais, on s'en souvient, dans une tenue que les hommes des cavernes eux-mêmes auraient trouvé trop sommaire ; j'avais le corps balaféré de boue et d'égratignures ; je ne pouvais décemment me montrer ainsi et force me fut d'attendre jusqu'au crépuscule qui ramena vers le village la bergère et ses blancs moutons.

L'étrange position, au fond d'une cuvette en dehors de tout itinéraire, fait du village de Labastide un véritable trou jamais visité, dont le chemin de chars qui y donnait accès à l'époque était très mauvais. Aucun habitant ne possédait d'auto, et n'y venaient, de temps à autre, que quelques rares camionnettes de marchands. J'avais depuis peu une auto, et c'est en auto que je revins, quelques jours plus tard à Labastide, avec ma femme, pour stopper dans l'évasement d'une des rues qui sert de place au village. Quelques femmes se montrèrent sur le seuil des portes ; quelques-unes avancèrent même de quelques pas vers l'auto où elles avaient été précédées par un groupe d'enfants. Si nous avions eu besoin de renseignements nous aurions été servis à souhait par toute cette assistance qui donnait l'impression de vouloir engager la conversation. D'ailleurs, une des femmes, plus décidée que les autres, s'approcha en nous dévisageant et en scrutant l'intérieur de la voiture. Cet exa-

men ne la satisfaisant visiblement pas, il se noua entre nous un étonnant dialogue.

Qu' est-ce que vous vendez ?

Nous ne vendons rien.

Ah ! Et alors, qu'est-ce que vous venez faire ?

Nous venons visiter la grotte.

Les villageoises furent alors aussi étonnées que nous l' avions été par l'interrogation initiale. Une auto venant à Labastide ne pouvait être que celle d'un colporteur. La révélation que nous étions des touristes et que nous voulions visiter la grotte déclencha toutes sortes de commentaires, généralement assez désapprobateurs, ou du moins une avalanche de recommandations de prudence qui nous montrèrent que cette caverne de Labastide — *la Spugo*, comme on la désignait en patois — avait mauvaise réputation et inspirait beaucoup de crainte. On ne manqua pas de nous poser une question d'une naïveté déconcertante, la question classique, toujours la même : « Avez-vous de la lumière ? »

Pour couper court à tant de sollicitude, fort sympathique d'ailleurs — ces gens étant charmants —, nous demandâmes si nous pouvions laisser l'auto sur la place, ce qui était une question superflue, tout le monde nous assurant qu'elle ne gênerait nullement puisque aussi bien il ne venait pas souvent de voitures à Labastide.

Sac au dos, lanterne en main, nous sortîmes du village, accompagnés de beaucoup de recommandations, dont la plus répétée : « Surtout ne vous faites pas de mal », nous confirma que décidément la population n'éprouvait pas une grande attirance pour cette grotte.

Tout en enfilant nos combinaisons de toile sous le grand porche où disparaît le ruisseau, j'explique et commente la disposition des lieux. Nous allons jeter un regard à la perte du ruisseau, nous y puisons de l'eau pour nos lampes à carbure, et en route pour la grotte supérieure, celle que nous appelons déjà la grotte du Lion rugissant.

Nous avons dans nos sacs du carbure de rechange, des bougies, un rouleau de papier pour calquer les gravures et, comme ces relevés sont très délicats et très minutieux et que nous risquons de passer toute la journée sous terre, nous avons emporté aussi un casse-croûte. En somme va se dérouler aujourd'hui une séance méthodique contrastant singulièrement avec ma folle équipée précédente.

La grotte plaît beaucoup à Élisabeth, elle la trouve majestueuse, intéressante, pleine de recoins mystérieux où elle s'attarderait volontiers à chercher des gravures murales. Moi-même, je peux dire que je « découvre » cette grotte car je ne l'avais parcourue qu'en aveugle, presque à tâtons ; je vais de surprise en surprise en traversant des décors que je n'avais pas soupçonnés.

Vais-je au moins m'y reconnaître et retrouver du premier coup la salle du Lion rugissant ? Oui, tout de même. Nous passons en ce moment au pied d'un énorme rocher tombé de la voûte élevée et qui obstrue en partie la galerie. Ce bloc présente une grande surface verticale, une grande dalle lisse que je frappe de la main au passage.

Ces magdaléniens avaient de drôles d'idées, dis-je. Ils négligeaient de magnifiques parois comme celle-ci et ils allaient dessiner à genoux ou couchés sur le dos dans des réduits incommodes où ils devaient graver sur des surfaces rugueuses et accidentées.

Naturellement tous mes propos sont axés sur la préhistoire, sur l'art primitif et les dessins que nous allons déchiffrer et calquer. Quelques mètres avant d'arriver dans la petite salle du Lion je constate que la galerie principale se poursuit par un passage abrupt que je n'avais pas soupçonné, il y aura donc lieu d'explorer aussi dans cette direction.

Nous entrons en ce moment dans la salle du Lion, mais je ne dis rien et me suis arrangé pour laisser Élisabeth marcher en tête. Elle traverse la salle en question, se heurte au cul-de-sac et se retourne

vers moi. Mais je me suis arrêté et agenouillé, tête baissée, je feins de renouer mon lacet.

Cette salle est fermée... commence-t-elle. Puis, soudain, elle comprend.

Mais c'est la salle du Lion !

Et vite elle éclaire vers une paroi et commence à y chercher des traits gravés. Mais je **l'arrête**.

— Viens voir le lion d'abord.

A quelques jours d'intervalle, je revois le chef-d'oeuvre et suis heureux de le montrer à ma compagne, qui l'admire à son tour.

Tu es, je pense, la première femme qui voit ce lion.

Après les magdaléniennes toutefois, complète Élisabeth.

Non, car dans les religions primitives et au cours des séances de magie, les femmes n'étaient pas admises, elles ne devaient pas y assister, ni voir ces tabous sous peine de mort.

Nous avons déposé nos sacs sur le sol, et procédons à l'inventaire des gravures : un vrai vernissage de ce Salon préhistorique.

Nous y relevons une profusion de silhouettes d'animaux, généralement de grande taille ; en particulier une longue frise de chevaux mesurant de un mètre cinquante à deux mètres chacun. Ces dessins figurent aussi bien sur les parois qu'au plafond et ils sont souvent enchevêtrés, superposés, selon une technique et probablement un rite voulus.

Quelques bisons et rennes se voient parmi les chevaux. Mais, ce qui frappe surtout et rappelle la grotte des Trois-Frères, ce sont deux figurations humaines. L'une, placée au centre de la scène des chevaux, représente une tête vue de face dont les caractéristiques donnent à croire qu'il ne s'agit pas d'un visage humain, mais bien d'un masque **rituel, d'un masque de sorcier, comme il en existe encore chez nombre de peuplades sauvages. En effet, la ligure toute ronde montre des yeux également tout ronds formés de deux cercles concentriques profondément gravés. En guise de nez on voit un**

mufle avec nasaux dilatés. La bouche n'est qu'une entaille béante sans lèvres comme celle d'un masque rustique ; le tout complété d'une barbe en pointe dont on ne sait dire si elle est une barbe d'homme ou une barbe de bison comme celle du sorcier des Trois-Frères. A côté existe une autre gravure, celle-là très finement ciselée, difficile à déchiffrer, où l'on devine un homme nu et masqué, le corps penché en avant et les jarrets fléchis, les bras placés horizontalement c'est l'attitude dite de la danse nègre d'une danse rituelle, la même observable chez le sorcier dansant des Trois-Frères.

Le relevé et le calque de tous ces dessins nous prirent des heures d'un travail minutieux et harassant car il consista, pour l'un, à tenir le papier appliqué contre la roche, tandis que l'autre suivait au crayon gras les lignes des figures. Ces opérations effectuées en demi-flexion, renversés en arrière ou courbés en avant, accroupis ou à genoux selon la hauteur du plafond, nous rompit les bras, les jambes et les reins. Nous n'en avons que plus d'admiration pour nos devanciers, les artistes primitifs, qui, eux, n'eurent pas simplement à calquer, mais à concevoir, à tracer et à buriner tant de gravures sur la roche très accidentée et, détail stupéfiant, obligatoirement de mémoire.

Nous ne prîmes qu'un court repos, mis à profit pour déjeuner, assis par terre en nous servant de nos doigts, comme des préhistoriques.

Enfin, repliant nos grandes feuilles de papier et rebouclant nos sacs nous quittons cette salle richement historiée et nous enfonçons dans la partie encore inconnue de la caverne. Pour gagner du temps nous nous partageons la besogne: il est convenu que chacun suivra une paroi et la scrutera attentivement.

Et surtout, pas de précipitation, il s'agit de bien regarder, dis-je.

Et nous partons. J'ai choisi une bien mauvaise paroi, très accidentée, corrodée. Je suis même obligé de monter au sommet d'un talus argileux où n'existe pratiquement pas de muraille, car c'est la voûte qui s'amorce en haut de ce glacis. Je redescends et jette un oeil d'envie sur la paroi opposée le long de laquelle Élisabeth défile comme devant une vitrine. Malgré tout, le silence règne, se prolonge, rien à signaler.

Les murailles se rapprochent, paraissent même se rejoindre à quelques mètres devant nous. Serait-ce la fin de la grotte ? Non, nous nous rejoignons, nous aussi, à un endroit où le passage libre n'a que cinquante centimètres de large. Nous nous faisons des politesses comme à la porte d'un salon. Je m'efface !

Le couloir s'élargit de nouveau et continue. Nous aussi, nous continuons notre exploration-investigation. Enfin, Élisabeth a découvert quelque chose.

Un dessin. C'est un oiseau ! On dirait un oiseau !

C'est bien un oiseau, en effet : une outarde, animal très rarement représenté dans le répertoire de l'art préhistorique.

Nous repartons et arriverons au fond de la grotte : grande salle chaotique, sans avoir repéré d'autres gravures murales, mais ayant fait une curieuse trouvaille. Sur une large banquette terreuse, surélevée par rapport au plancher de la grotte, se voient les restes d'un foyer entouré de grosses pierres ayant servi de sièges. Tout autour du foyer nous avons récolté des ossements d'animaux divers, des silex taillés et des plaquettes de calcaire ornées de très fines gravures de bisons et de chevaux.

Le retour au jour s'effectua rapidement jusqu'en un point où l'intérêt de la journée rebondit grâce à une dernière découverte.

Repasant au pied d'un grand rocher, où le matin même j'avais déploré qu'il n'y existât pas de gravures, je le considérais de nouveau dans son ensemble, avec un certain recul cette fois. J'aperçus alors subitement ce qu'il était impossible de distinguer en regardant

de près : un grand cheval rouge de plus de deux mètres de long! Cette peinture placée haut dans la paroi n'a pu être faite que grâce à un échafaudage rustique, et l'on demeure confondu du travail qu'elle représente, comme de l'art avec lequel elle a été traitée. Ce grand cheval a en particulier une élégante encolure arquée surmontée d'une épaisse crinière en brosse, peinte en noir. Le reste du corps est gravé au silex et colorié de plaques ocre et sanguine qui soulignent les reliefs et les teintes du pelage. L'abbé Breuil, à qui nous eûmes le plaisir de faire visiter la grotte, l'année même, déclara que c'était un des plus beaux chevaux de la préhistoire.

Dans les parages immédiats de cette peinture nous fîmes encore quelques autres trouvailles de gravures murales.

Rassasiés de découvertes et passablement harassés, nous nous hâtions vers la sortie lorsque nous entendîmes un cri provenant de cette direction.

Cet appel fut renouvelé plusieurs fois et nous y répondîmes. C'était un homme de Labastide, un chasseur, avec son fusil et son chien, qui nous attendait depuis longtemps sous le porche dans la nuit noire.

Il avait été dépêché par les gens du village, inquiets de ne pas nous voir revenir ; notre auto étant toujours abandonnée sur la place.

Le chasseur était venu jusqu'à l'entrée de la grotte mais, n'ayant pour tout luminaire qu'un briquet, il n'avait pu s'aventurer à l'intérieur.

La nuit était tombée depuis longtemps, mais dans notre fièvre de découverte et d'évocations préhistoriques nous nous étions enfoncés dans les profondeurs de la caverne, comme dans la nuit des temps. Nous avons vécu des heures inoubliables.